

Simon Arcache

À l'école du blues

 JJ Farré

Les chemins qui mènent à la photographie sont parfois détournés et la ligne droite y a rarement sa place. Simon Arcache a multiplié les étapes avant d'arriver à destination : un tiers de Sciences Po, un tiers d'études musicales, un tiers d'images et un bon tiers de note bleue. Une proportion idéale quand il s'agit de faire résonner la petite musique de la photo...



© Thomas Malaval

Mon truc, c'est la musique. Depuis tout gamin, j'ai la guitare à portée de main et quand je ne joue pas, j'écoute de la musique, du blues essentiellement. À Toulouse, où je suis parti faire mes études, s'est posée la question de mon avenir. Je n'étais pas vraiment motivé par les sciences économiques et sociales mais – pour rassurer mes parents – j'ai quand même passé et réussi le concours de Sciences Po. Le slogan répété à l'infini était : "Va chercher un diplôme !" » Ce que je ne leur dis pas, c'est que je vise l'année de césure, où l'école proposera des stages à l'étranger. Mon cœur de dispositif se place exactement là. Je me disais que j'irais bosser dans un label de musique aux États-Unis. Je passe mes deux premières années, puis arrive – enfin – la question du stage. En cherchant dans les labels américains, je tombe par hasard sur le site d'une fondation : Music Maker Relief Foundation. Une organisation à but non lucratif, basée en Caroline du Nord, à Hillsborough. Elle vient en aide aux musiciens de blues dans le besoin. Un bled qui n'arrive pas aux 10 000 habitants. Il propose un programme de stages. Je regarde d'un peu plus près, puis je contacte une Française passée chez eux : "Il y a des gens géniaux, ça vaut le coup !" Ça me convainc d'envisager d'envoyer "ma lettre de motivation". Mon meilleur copain, Raphaël, qui est le bassiste de notre petit groupe de rock, me dit : "Écoute, est-ce que ça te dit qu'on postule à deux ?" On envoie un mail commun, genre "on est des jeunes Français musiciens, on aime le blues et on a envie de donner un coup de main". Carte chance, ils répondent hyper positivement. Pas même surpris

de savoir qu'il y a deux Français qui souhaitent venir s'enterrer dans une petite ville pour approfondir leurs connaissances sur le blues. À l'automne 2012, on débarque avec nos *Flight case* et de façon sympathique, Tim Duffy le fondateur, nous affecte comme mission de digitaliser des tonnes et des tonnes de vieilles cassettes, de vieux enregistrements. Et il y a aussi des milliers de négatifs. On trouve ça génial ! Quoi de mieux que de pouvoir écouter des vieilleries en regardant des pépites iconographiques. Tout doit être numérisé. Ce qui aurait dû être fastidieux se transforme en bain de jouvence. Je découvre des photos de scènes, des images de coulisses et, last but not least, des images du quotidien aussi. Quarante ans de blues défilent sous mes yeux. Une caverne d'Ali Baba qui me transporte et me fait lever le matin dans un grand enthousiasme. C'est le déclic. Moi musicien, je viens de découvrir la force de l'image. Mais, je reste guitariste avant tout. Et ça, les responsables de la fondation le savent très vite. Alors, on joue dans le studio de la fondation, que Tim nous prête aimablement, dès que l'on a 5 minutes. Des guitares et des amplis en pagaille remplissent la salle. Deux gosses dans un magasin de confiseries...

Tout à réapprendre

"Hey les gars, que faites-vous ce soir ? On joue dans un petit patelin pas loin d'ici." Il cherche un guitariste et un bassiste. Ironing Board Sam est pianiste avec cinquante ans de musique derrière lui. Une pointure qui, entre autres, a accompagné Hendrix. Ou plutôt, c'est Hendrix qui a accompagné Sam avant qu'il ne devienne la star qu'on sait.

↳ Suite page 26



Septembre 2018. Ironing Board Sam chez lui. Le raser, à sa demande, a pris la forme d'un rituel presque religieux que je m'applique à saisir dès que l'occasion se présente, lors de chaque passage chez lui, dans l'intimité de sa salle de bains.

première ligne Simon Arcache



✎ Tout jeune, sortant de l'armée, il cherchait des petits cachets. Cela fait quinze jours que l'on a débarqué, les choses se présentent bien. Raphaël vient du classique et moi d'une école de musique en guitare électrique. Des années d'apprentissage où l'on a étudié les gammes de blues. Un truc scolaire que je pensais solide. On a la liste des morceaux, les CD pour s'imprégner. Et on se rend compte que tout ce que l'on croyait connaître n'a aucun sens. Le blues, ici, c'est autre chose : pas de structure établie, des rythmes qui évoluent sans cesse. Des accords que l'on a du mal à placer. « Haha, les gars, faut jouer au feeling... » Bon, le soir sur scène, on sauve les meubles. Mais surtout, on comprend que le lien vient de se tisser. Et puis, on a 20 ans tous les deux, alors – et on l'ignore – notre inconscience et notre envie d'en démontrer agissent sur lui comme une cure de jouvence. Le show peut continuer...

« On joue et on sociabilise »

Sam devient notre pote – malgré la différence d'âge – et, mieux que ça, on devient voisin dans un vieux complexe en bois comme on en voit souvent aux USA, des apparts de plain-pied collés les uns aux autres. Je l'entends ronfler comme un sonneur à travers la cloison. En quelques semaines, nous voici dans la boucle, avec de nouveaux musiciens – tous ont plus ou moins l'âge de Sam –, à les accompagner dans des rades anciennement clandestins, héritiers du temps de la ségrégation, tenus par d'imposantes “mamas” qui vendent

une eau-de-vie qui te fait tomber les yeux. On joue même à l'église du coin le dimanche matin. On joue, on joue et on sociabilise. On logera même pendant une dizaine de jours chez Little Freddie King à la Nouvelle-Orléans. Ce type est une légende en Louisiane.

La photo sans fioritures

Tim Duffy, le créateur de cette fondation, est avant tout un photographe professionnel. Avec sa femme, ils ont frappé à toutes les portes pour recueillir de l'argent et faire fonctionner leur fondation. Il a construit sa carrière dans la photo musicale et possède des archives impressionnantes. C'est lui qui va m'initier au labo photo et me donner l'envie de m'acheter mon premier appareil photo. Pour cela, il m'accompagne chez un marchand, un japonais installé aux USA, Ken Toda, à quelques miles de là. Ce n'est pas vraiment une boutique comme il en existe en France, mais un hangar où des milliers d'appareils photos argentiques attendent leurs clients. Ken connaît sur le bout des doigts tous les boîtiers présentés. Il est intarissable sur les avantages de celui-ci ou les défauts de celui-là. Une encyclopédie vivante qui déteste l'électronique. “Un bon appareil argentique est avant tout mécanique. Pas de composants ou de gadgets !” Le ton est donné. Je sors de là avec un Minolta SR-T 101. Le quotidien de la fondation devient mon terrain de jeu photographique. Je suis plus proche de l'album souvenir que d'un reportage documentaire. D'ailleurs, j'en ignore



Pages précédentes :

Avril 2017. Ironing Board Sam chez lui. Quand je ne loue pas de chambre dans un motel de l'Eastern Boulevard – où je transforme la salle de bains en laboratoire photo éphémère –, je dors aux pieds de son lit, sur une couchette improvisée, dans des odeurs de souvenirs et de vieux tabac.



Avril 2017. Ironing Board Sam chez lui. À la suite de son AVC, Sam a perdu l'usage de sa main gauche.

Inconsciemment, j'ai commencé à énormément photographier sa main droite, toujours valide, tout en l'encourageant à jouer du piano le plus possible. Parfois il s'agaçait face aux touches de son clavier et s'exclamait : “Je suis toujours Ironing Board Sam.” Le cri d'un homme qui ne voulait pas être oublié.



Avril 2017. Ironing Board Sam chez lui. Il avait dans le regard les images du passé et ce léger sourire, apaisé, d'un homme qui évoque l'amour pour sa mère. Dans le silence qu'imposait le souvenir de la mort, il avait répété, tout bas et à plusieurs reprises, "Mama". Pendant un court instant, je n'existais plus. Il partageait avec lui-même et pour lui-même l'affection, le souvenir d'un visage, les restes d'un parfum.

même le genre. Je déclenche sans cesse et dès que la pellicule arrive aux 36 poses, je me précipite au labo. Et de recommencer.

La fin d'un monde

De retour en France après une année passée en Caroline du Nord, je redeviens l'élève qui "va chercher un diplôme !" et l'obtient. Après un séjour à la Réunion, retour en Caroline du Nord ; entre-temps, Sam a fait un AVC et ne joue plus. Quatre ans se sont écoulés et beaucoup de ceux avec qui nous jouions ont disparu. L'ambiance n'y est plus. Sam a déménagé, il réside dans l'Alabama et je décide d'effectuer autant d'allers-retours que possible depuis la Nouvelle-Orléans où je me suis installé. Il y a aussi dans mon esprit la prise de conscience que tout peut s'arrêter très vite et que je me dois de lui apporter toute l'aide dont je suis capable. Mon appareil photo devient le témoin de notre relation. Ainsi qu'un petit magnétophone. Quand je dors chez lui, il lui arrive de me réveiller en pleine nuit pour me raconter le rêve qu'il vient de vivre ou de revenir sur un concert avec Hendrix ou Jerry Lee Lewis. Chaque récit est enregistré. Les moments même les plus anodins sont figés dans mon boîtier. Le dé clic de la photo documentaire vient de là. Je viens de m'équiper d'un boîtier 6x6 (un Mamiya C330 moyen format) qui ne me quitte plus. C'est une nouvelle voie qui s'ouvre, claire, nécessaire, indispensable. Avec Raphaël, on reste centré sur la musique aussi. Nous assistons à la disparition d'une génération de musiciens noirs qui ont

fait progresser la cause du blues. Alors, nous écoutons les enregistrements que nous avons numérisés à la fondation et nous décidons d'investir le studio pour enregistrer un album hommage, intitulé Grotto Sessions. Tout fait sens à ce moment-là. Les récits enregistrés, les photos et l'album forment un tout.

De nouvelles aventures

Aujourd'hui, c'est la photo qui me fait vivre. Ces rencontres avec Sam ont duré huit ans. Il a 83 ans cette année. Depuis quatre ans, je travaille à mi-temps dans le monde du spectacle vivant où j'ai rencontré la troupe du Cabaret de Poussière, menée par Martin Dust. Un cabaret militant, antiraciste, féministe, punk, anarchiste, très politique. Je navigue dans ce milieu artistique qui assure mon économie, même si elle reste modeste. Mais cette situation me permet d'envisager de nouvelles aventures photographiques. Je m'intéresse à la confrérie Gnaoua au Maroc, une pratique religieuse musulmane venue en droite ligne des esclaves d'Afrique de l'Ouest. Un syncrétisme entre croyances d'origines subsahariennes et islam marocain. Depuis une trentaine d'années, les musiciens gnawas, issus de cette confrérie, connaissent un succès considérable. Tant au Maroc, où cette musique était déjà bien vivante, qu'à l'international grâce au festival d'Essaouira. Là aussi, la musique me sert de viatique. En jouant avec des musiciens marocains, je me suis rendu compte que les gammes du blues et la musique gnawa ont de fortes similitudes. Une façon de boucler la boucle en quelque sorte. 📷

📷 **Grotto sessions L'album.** www.simonarcache.com/grotto-sessions/